

UN VILLAGE FRANÇAIS AU CŒUR DE L'AMAZONIE (4/5)

Dans le sud de la Guyane, en pleine forêt amazonienne, les jeunes Indiens sont scolarisés et suivent les programmes de l'éducation nationale

Les Wayampis à l'école de la République

TROIS-SAUTS (Guyane)
De notre envoyée spéciale

Ce pourrait être une école ordinaire, avec sa mappemonde, son tableau noir et son matériel de peinture. Mais les dessins d'enfants qui tapissent les murs ne représentent ni voiture, ni avion, ni même ces maisons où fume la cheminée. Ici, c'est une scène de «nivrée» que les petits ont dessinée. Il s'agit d'une technique de pêche indienne consistant à jeter à l'eau une liane toxique qui, asphyxiant les poissons, les fait remonter à la surface. Bienvenue à l'école de Trois-Sauts, le village le plus reculé de Guyane, où près de 150 élèves indiens de l'ethnie wayampie sont scolarisés de la maternelle au CM2.

Comme tous les jeunes Français, ils suivent les programmes de l'éducation nationale, enseignés par six instituteurs, pour la plupart venus de métropole. L'école débute le matin à 7 h 30, lorsqu'il fait encore frais le long de l'Oyapock, et se termine à 13 heures, mercredi compris. Pour le même nombre d'heures hebdomadaire, la scolarité est adaptée aux contraintes locales, à savoir la chaleur mais aussi l'éclatement du village sur plusieurs kilomètres le long du fleuve. Tout en haut, par exemple, la classe de Sandrine, est une classe unique de 28 élèves âgés de 5 à 13 ans.

En cette matinée de juin, les enfants sont un peu dissipés et l'institutrice se livre à un véritable ballet entre les groupes. Au centre, les «moyens», âgés de 6 à 8 ans, répètent en chœur les syllabes que leur montre Sandrine sur de petites fiches; à gauche, une soustraction donne du fil à retordre aux plus grands, tandis qu'au fond de la classe les moins de 6 ans colorient sagement autour d'une petite table ronde. Ici, les enfants apprennent le français en même temps qu'ils acquièrent la lecture et l'écriture, ce qui explique, notamment, que le rythme de la scolarité ne soit pas calqué sur celui de la métropole. Sandrine tient d'ailleurs à faire l'école en wayampi. «Je suis originaire d'Alsace, où mes grands-parents se faisaient taper sur les doigts lorsqu'ils parlaient alsacien à l'école. Ce sont des choses qui marquent une famille. Et l'expérience m'a montré que l'utilisation de la langue maternelle facilite l'apprentissage», confie l'institutrice, qui vit à Trois-Sauts depuis dix ans. Certains instituteurs sont d'ailleurs aidés par des médiateurs culturels. Au nombre de trois dans le village, ils jouent le rôle de traducteurs et les aident à adapter leurs cours, à faire par exemple des leçons sur l'histoire wayampie, les traditions de cette ethnie...

Sandrine ne croit pas à une école «assimilatrice»: «Mon but n'est pas d'en faire des petits Blancs, avec les risques identitaires et les frustrations que cela comporte. Ce qui m'importe, c'est que ces enfants deviennent des citoyens autonomes, capables de lire leur courrier, un journal, de rechercher tout seuls des informations... Qu'ils puissent vivre le mieux possible dans une société en train de s'ouvrir à l'Occident.»

Pour cela, toutefois, il faut aller au collège, estime la jeune femme, car «c'est entre 13 et 16 ans que se noue cette autonomie». Or, il n'y a pas de collège au village. Pour ceux qui veulent poursuivre leur scolarité au-delà du primaire, il faut aller à Saint-Georges, une ville située à plusieurs jours de pirogue. Là, les adolescents peuvent être accueillis dans un internat religieux, le «Home Indien», ou dans des familles, moyennant 300 € par mois. Mais compte tenu du coût et de la distance, beaucoup de parents préfèrent garder leurs enfants près d'eux.



Des élèves devant l'un des bâtiments de l'école. «Mon but n'est pas d'en faire des petits Blancs, explique Sandrine, une institutrice. Ce qui m'importe, c'est que ces enfants deviennent des citoyens autonomes.»



REPÈRES

La scolarité à Trois-Sauts

► **L'école de Trois-Sauts a été créée en 1971.** À la rentrée 2007, 147 élèves y étaient scolarisés: 34 élèves en pré-élémentaire, 113 en élémentaire. En juin dernier, six instituteurs étaient en poste dans le village.

► **Un collège à Saint-Georges.** À l'issue du primaire, une minorité d'Indiens wayampis poursuit sa scolarité au collège. Ils sont alors inscrits au collège Constant-Chlore, à Saint-Georges de l'Oyapock, une ville située à plusieurs jours de pirogue. (Source: Rectorat de la Guyane.)

«Ils ne comprennent pas toujours l'utilité du collège, fait remarquer Didier, 39 ans, instituteur de CM1-CM2, arrivé il y a un an à Trois-Sauts. Ils se disent que, de toute façon, leurs enfants reviendront au village, iront chasser, pêcher, alors à quoi bon poursuivre les études?» D'autant qu'à Saint-Georges rien n'est simple. «Il y a un tel décalage avec la vie ici que les jeunes sont déracinés, poursuit Didier, qui habite une maison de bois au confort sommaire, au bord du fleuve. Ils ont notamment du mal à accepter l'autorité. Et comme ils ne sont pas dans leur famille, il y a un vrai problème de suivi.» Au final, rares sont les élèves de Trois-Sauts à poursuivre l'école au-delà du primaire. Cette année, ils sont moins de dix écoliers à avoir pris le chemin du secondaire.

Dans la classe de Sandrine, sur les coups de 11 heures, la vingtaine d'élèves quitte la classe dans une joyeuse débânde, garçons en kalimbé, filles en pagne coloré. Direction le fleuve. C'est la pause de la matinée. La petite école du haut du village est construite à quelques mètres d'un «saut» semblant marquer trois marches en cascade, qui a donné son nom à l'endroit. Sans crainte de puissants rapides qui parcourent les rochers, les petits s'y jettent, s'y poussent, se laissant ensuite porter par le courant avec bonheur. «Les enfants sont très autonomes ici. Il arrive que, à la pause, ils attrapent des poissons!», s'amuse Sandrine. Surtout, cette pause au fleuve est essentielle dans une école qui ne dispose pas d'eau courante, à l'image du reste du village. «S'il arrive quelque chose, on peut mettre en cause ma responsabilité d'enseignante. Mais comment faire autrement? Des toilettes ont été construites, mais il n'y a pas d'eau!»

Plus bas dans le village, on confirme: «Nous n'avons pas d'eau potable, et l'électricité, qui dépend de panneaux solaires, dysfonctionne très souvent», déplore Didier. Pour les deux

instituteurs, comme pour Patrick Arsène, le directeur, l'école de Trois-Sauts est «oubliée», même de la municipalité, qui se trouve à Camopi. «Certaines réparations traînent depuis cinq ans! La bibliothèque est inutilisable, il y a des chauves-souris...», s'énerve le directeur. Pas d'eau, donc, pas toujours d'électricité, peu de matériel: c'est le système D qui l'emporte pour faire tourner l'école. Sandrine utilise des supports effaçables, ardoises, pochettes en plastique, «histoire d'éviter la carence chronique», dit-elle sans acrimonie. En l'absence d'ouvrages pour chacun, Didier, de son côté, se sert du rétroprojecteur et les élèves recopient, notamment les exercices.

Encore faut-il que le courant passe... «Si-non, on dicte!» Depuis peu, l'école dispose d'une photocopieuse et même de quelques ordinateurs, dans un étrange mélange de modernité et de dénuement. Lorsqu'ils reviennent de leur pause, les enfants de la classe unique visionnent ainsi un DVD sur une expédition de chasse au mont Saint-Marcel, non loin de Trois-Sauts. Dans le village, où les Indiens vivent encore des ressources de la forêt, fidèles à leurs traditions, les enfants ne semblent pas le moins du monde étonnés de regarder une vidéo. «L'électricité n'a pas encore été installée ici, mais il y a longtemps que les familles regardent des films, en utilisant des groupes électrogènes et du matériel acheté à Saint-Georges», explique Sandrine. Elle note cependant que les habitants ne font pas toujours la différence entre réalité et fiction: «Un jour, se souvient-elle, l'un d'eux a demandé à ma collègue s'il y avait des dinosaures en métropole.»

MARINE LAMOUREUX

DEMAIN: Héolig, infirmière du bout du monde.